

Jean-Paul Kaufmann, *La ville cardinale*, Le Matin de paris, samedi 30 juin – dimanche 1<sup>er</sup> juillet 1979 (larges extraits dans Fleur de Lune n°26, le bulletin des amis de Maurice Fourré, p.13-18 2011) :

La vie en 1979, à Richelieu, « ville nouvelle » du XVII<sup>e</sup> siècle, étrange survivance du rêve aberrant du ministre de Louis XIII

« Tuée sur le coup. Le rapide 4071 Paris-Bordeaux dans lequel je me trouve a heurté à 150 km à l'heure une petite fille qui traversait un passage à niveau. Dans les voitures, le choc a été à peine perçu, un bruit de gravillons qui volent sur les roues. Le train a freiné et s'est immobilisé quelques centaines de mètres plus loin. Le conducteur est sorti livide de la locomotive, il court vers les lieux de l'accident. Les voyageurs descendent des voitures Corail, curieux et vaguement inquiets. De l'autre côté de la voie, au milieu de la campagne, quatre hommes en manches de chemise jouent paisiblement aux boules face à l'hôtel-bar-restaurant du Plateau. L'air est doux en cette fin d'après-midi de juin. Les hommes d'affaires ont abandonné leur veste, et arpentent gravement le remblai. Sur le bouclier de protection noirci par les insectes pendent un bout de tissu bleu effiloché et un sac en plastique de couleur orange. Le corps a été relevé à trente mètres du lieu de l'accident : un village du nom de La Chapelle-Saint-Mesmin, près d'Orléans. Elle avait neuf ans. J'ai voulu connaître son nom : Rachel Besançon...

Quel rapport avec Richelieu ? Deux heures de retard ! Il est 21h30 lorsque je pénètre dans la ville par la porte de Châtellerault. Le désert. Il est probable qu'on ne m'attend plus à l'Hôtel du Faisan ; Mais où se trouve l'Hôtel du Faisan ? Sensation étrange : les 2.529 habitants paraissent avoir vidé les lieux. Il fait encore jour. Des martinets glissent en criant au ras des toits. **Impression de vide quand on contemple les rues de cette ville austère, qui n'aboutissent à rien. Ville surréaliste aux perspectives infinies.** D'emblée, elle fait songer aux cités peintes par Delvaux ou Chirico. Imaginer au milieu des plaines à noyers et des collines à vignobles de la campagne poitevine la présence incongrue d'une place des Vosges. Tout paraît ordonné, impeccable. Et pourtant quelque chose intrigue. Quoi ?

« Quand tout est en place, quelque chose va arriver », disait Breton. Surgit au coin d'une rue un cycliste vacillant. Va-t-il m'indiquer le chemin de l'hôtel ? Je l'interpelle. Il est surpris, perd l'équilibre et tombe par terre. Il se relève péniblement, et bredouille d'une voix pâteuse : « C'est rien, j'ai l'habitude ». Ce sont les seuls mots intelligibles qu'il pourra prononcer. Je le rencontrerai un quart d'heure plus tard. « Par là ! », dit-il, en me montrant le ciel. L'Hôtel du Faisan est derrière moi. Le patron a terminé ses comptes et s'apprête à fermer. Dans une salle de restaurant vide, au plafond immense, un garçon vêtu de noir me sert silencieusement. Il flotte dans les couloirs de l'hôtel l'odeur entêtante du coq au vin.

**Pourquoi avoir choisi de se rendre à Richelieu, petite ville d'Indre-et-Loire située aux confins de la Touraine et du Poitou, à moins de trois cents kilomètres de Paris ? Parce que c'est une création bizarre, et par certains côtés aberrante, dont on n'a guère d'exemple en France.** Richelieu fait partie de ces endroits

mystérieux tels les Salines d'Arc-et-Senans, de Nicolas Ledoux, la Pagode de Chanteloup, ou le passage Pommeray à Nantes où le temps, le mouvement des choses ne sont pas les mêmes qu'ailleurs.

Pour son fondateur, le cardinal, il s'agissait à l'origine de construire autour du château où il était né – et qu'il transforma complètement – une ville dont il a commandé les plans à Jacques Lemercier, l'architecte du Palais Cardinal et de la Sorbonne. **Richelieu, « le plus beau village de l'univers », selon l'expression de La Fontaine qui s'y arrêta en septembre 1663, fut la première ville « pensée » de France.**

**Architecture monotone rigoriste, presque janséniste dans la forme sinon dans l'esprit. Ville onirique à force d'être géométrique. Au moment où s'instaure dans le royaume la monarchie absolue et un Etat fort et centralisé, on décide en 1631, de tracer dans la campagne française un vaste quadrilatère de 682 mètres sur 487. De Paris on dicte l'architecture comme un code : on élimine les particularismes locaux : Richelieu, ville artificielle, résulte des folies de la raison. Celle de l'Etat.**

**Avec ses deux places carrées reliées par la Grande-Rue qui traverse la ville de part en part, Richelieu donne l'illusion d'une parfaite symétrie. Rien ne devait résister à la volonté du cardinal. Il était précisé que les vingt-huit hôtels devaient être bâtis sur le même plan, que la façade sur rue devait avoir 20 mètres de longueur et l'immeuble 8,50 mètres de profondeur. La maçonnerie devait être faite en bon mortier de chaux et de sable et les manteaux de cheminée en pierre de taille. Projet absurde à force d'être sensé. On dompte la nature comme on mate les protestants : au milieu des champs et des marais, sont découpées de parfaites figures géométriques, on sectionne les rues à angle droit. La ville de Richelieu conçue presque comme une structure carcérale apparaît comme l'antithèse parfaite de La Rochelle, ville rebelle, ouverte sur la mer.**

Dans un des rares livres consacrés à Richelieu, l'architecte Philippe Boudon a analysé comment des éléments aussi différents que la métaphysique de Descartes – né à La Haye, à quelques kilomètres -, les théories coperniciennes, la largeur des carrosses, l'ordre de défilé d'un régiment ont concouru à la création de Richelieu.

Dans ce « labyrinthe de la raison », l'ordre habituel de la vie quotidienne semble être aujourd'hui perpétuellement perverti : une vision aussi simple et évidente que celle d'une camionnette jaune des PTT traversant la Grande-Rue à l'heure de midi où il n'y a pas un pouce d'ombre – l'artère principale est exactement orientée nord-sud – apparaît, Dieu sait pourquoi, comme un spectacle insolite.

**Philippe Boudon a étudié la curieuse ambiguïté de cette ville où il n'existe pas de centre. Cette absence n'était pas due au hasard. La place du Marché (à l'origine place Cardinale) et la place des Religieuses (place Royale) sont les deux pôles du pouvoir politique de la France de 1630. Cette symbolique secrète donne un aspect singulier à Richelieu, ville inachevée, ville naine. Ce Manhattan horizontal du XVII<sup>e</sup> siècle, quadrillé, corseté à l'extrême par son despotisme fondateur, n'a jamais pu s'agrandir ou se transformer. Le cadre est trop strict, trop tyrannique. Il suffit de se poster par exemple sur la place du marché pour**

**s'apercevoir qu'on surveille une bonne partie de la ville. Cet « espace de surveillance » est ressenti profondément par certains habitants. « A Richelieu tout se sait, dit l'un d'eux. On peut observer une personne sur toute la longueur de la rue, savoir où elle entre, à qui elle adresse la parole. » (...) Dans un volume aussi étroit, les jeux de hasard – ou les logiques de l'urbanisme – vous font rencontrer dix fois en un après-midi la personne que vous avez interviewée le matin. De telles coïncidences tournent au gag. A Richelieu, on tourne en carré.**

Pourtant, cette organisation a permis à la ville de garder, malgré un délabrement parfois irrémédiable, une profonde authenticité. Victime d'un plan et d'une architecture contraignants, située à l'écart des grands axes routiers, elle semble former à elle seule, un monde à part ramassé sur lui-même. Caractéristiques qui, soit dit en passant, s'appliquent aussi au milieu insulaire. Tout en se gardant d'un déterminisme sommaire, il est certain que la morphologie très particulière de Richelieu, son passé ont laissé des traces profondes dans la mentalité et le mode de vie de ses habitants.

Le curé doyen Loquet me fait les honneurs de son église située sur la place du Marché. Curieusement, cet édifice de style jésuite ne domine pas la ville malgré deux pinacles qui tiennent lieu de clochers et que les gens appellent ici de manières irrévérencieuses « *les deux bonnets d'âne* ». Les murs de la sacristie s'écaillent, le plafond menace de s'effondrer, quelques toiles du XVII<sup>e</sup> siècle fixées au-dessus des boiseries sont complètement effacées par la poussière (l'une d'elle représente, semble-t-il, le reniement de l'apôtre Pierre. Le curé hausse tristement les épaules. Dans une chapelle latérale, il me montre deux niches vides : des voleurs ont démonté il y a quelques années de splendides têtes d'angelots. Sans illusions le curé Loquet pourtant fier de son église où saint Vincent de Pau inaugura le premier catéchisme populaire, se bat contre l'humidité, le vandalisme et l'apathie.

Les bancs de l'église gardent encore le nom des vieilles familles richelaises. Ils sont curieux ces bancs ! Clos comme des stalles de chanoine, rembourrés d'une multitude de coussins de toutes les formes et de toutes les couleurs. Leur état correspond-il au degré de pratique religieuse ? Beaucoup rendent leur crin par tous les bouts et ont cessé depuis longtemps d'être entretenus par leurs propriétaires. « *Ah ! Les coussins !* », s'exclame le curé qui ajoute charitablement : « *les bancs sont durs.* » Il conclut énigmatiquement : « *Ici, les gens sont entre eux.* »

Entre eux ? Une hiérarchie assez subtile existe à Richelieu qui touche à la naissance. Il s'est opéré au cours des siècles un singulier glissement parmi les habitants de vieille souche qui en arrivent aujourd'hui à se considérer comme des descendants du cardinal. Cette identification aristocratique m'a été confirmée par plusieurs Richelais – établis récemment dans la ville. Ici on connaît par cœur le degré d'ancienneté des familles du pays. Les Bordelais parlant des Chartrons y mettent-ils autant de ferveur ? Le dessus du panier, ce sont évidemment les familles dont l'ancêtre est venu s'établir à Richelieu dès sa fondation : les Marolleau, les Audebert.

Un peu au-dessous de cette caste, les familles dont l'ascendant originaire des villages voisins (Faye-la-Vineuse, Champigny) est venu s'établir plus tard dans la ville. Il existe tout un système compliqué de filiations, d'apparentements qui d'ailleurs ne correspond pas du tout à la classe sociale car il ne suffit pas d'être bourgeois ou notable pour faire partie de la société richelaise.

Marguerite Martin, soixante-seize ans, me reçoit dans sa petite maison de la rue de la Galère – qui tire son nom des forçats qui furent employés à la construction de la ville. Les Richelais savent tous qu'elle appartient à la plus vieille famille de la cité. Elle souffre des jambes et m'annonce triomphalement que, pour la première fois depuis six mois, elle a mis le nez dehors. Autrefois, elle exerçait la profession de modiste et vit simplement dans sa petite maison entourée de vieux souvenirs de famille. Au coin de la pièce, une cheminée ornée de pilastres torsadés dans le style baroque attire l'attention. **Ces colonnes proviennent de l'Académie de Richelieu créée en 1640 où, nouveauté pour l'époque, l'enseignement était prodigué en français.** La vieille dame décroche un cadre sur le mur et me le montre : l'arbre généalogique de la famille. Son ancêtre, René Martin, venu des environs, s'est installé comme serrurier à Richelieu en 1640. « *Les branches de l'arbre ne vont plus se ramifier, dit-elle, les Martin s'arrêtent avec moi.* »

Grand, l'allure décidée, l'œil malicieux, Marcel Fortier, cinquante-huit ans, apparaît comme le prototype du notable RPR. Chaleureux, la tripe républicaine, le tutoiement facile, maniant d'abondance la fausse confiance et le boniment un tantinet démagogique, il connaît sur le bout des doigts son Richelieu. Habitué des triomphes électoraux, il hausse les épaules lorsque je lui fais remarquer que la liste chiraquienne n'arrive chez lui qu'en troisième position. « *Cela n'a rien à voir.* » Il entreprend de m'expliquer (longuement) pourquoi. Il m'indique ensuite qu'il n'est pas né dans la ville du cardinal, détail qui a priori n'a aucune importance, mais qui le place, semble-t-il, en marge du « système » richelais.

Site classé en 1961, secteur sauvegardé depuis 1965, la ville qu'il administre semble marquée à jamais par la main de fer du cardinal. « *Nous avons les mêmes problèmes qu'en 1640* », affirme le maire. Pour inciter la population à venir habiter sa ville, le ministre de Louis XIII avait octroyé de nombreux privilèges à Richelieu et n'avait pas hésité à enlever certaines attributions aux villes voisines (le grenier à sel de Loudun, l'élection de Mirebeau). A la mort du cardinal, la plupart des propriétaires de la Grande-Rue s'empressèrent de revendre leurs hôtels. Aujourd'hui la ville doit battre pour préserver ses sept cents emplois, empêcher que le centre se vide et que les maisons construites il y a trois siècles ne meurent faute d'entretien. Le Richelieu intra-muros se vide et ne compte en fait que sept cents habitants.

Certains propriétaires préfèrent vendre. C'est ainsi que le numéro 17 de la Grande-Rue a été racheté 40.000 F environ – par l'office d'HLM. L'immeuble a été ravalé dans sa teinte d'origine : un enduit à la chaux et au sable de Loire légèrement gris ocré. Coût total des travaux : 1.386.000 F. Willima Maklar, affirme : « *Les gens hésitent à restaurer un mètre carré coûte environ 200 F, alors qu'il est normalement de 70 F.* » Ce surcoût qu'occasionne ce type de travaux semble être

la seule servitude héritée du passé que les Richelais subissent aujourd'hui d'assez mauvaise grâce.

Autre inconvénient : l'absence de vrai centre du fait de l'existence de deux places jumelles. En réalité, les quelques commerçants de la place des Religieuses ont appris depuis longtemps que cette rivalité profitait à la place du Marché, la partie la plus animée de la ville, où se trouvent la mairie, l'église et les principaux hôtels. D'ailleurs, les marchands forains savent bien que le mètre de trottoir est plus cher place du Marché que place des Religieuses.

Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de cette ville factice, qui normalement aurait dû mourir avec le cardinal, que d'avoir survécu tant bien que mal et gardé sensiblement au cours des siècles la même population. Chaque lundi, sous la belle charpente en châtaignier des Halles, sombre comme une église, a lieu le grand marché où accourent tous les gens de la contrée. Le temps n'est plus où, au signal de la cloche, à 10 heures, les paysans se précipitaient pour attraper la queue du veau qu'ils avaient repéré, mais il y a encore une belle animation. La foire aux veaux a fait ainsi la renommée de Richelieu. Ne chuchote-t-on pas d'ailleurs que l'homme le plus riche de la ville est le marchand de bestiaux ?

La cité, vue d'avion, ressemble à un damier, maisons et jardins sont des espaces clos, d'autant plus impénétrables à la vue que les rues ne le sont pas. On est bien chez soi à Richelieu, on hésite à en sortir, et on a l'impression de vivre dans un Sarcelles du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est qu'il se dégage de cette ville de la France moyenne une certaine douceur de vivre, une nonchalance que l'on juge idyllique, voire exotique, lorsqu'on arrive à Paris.

La Place du Marché, avec ses tilleuls, ses vieilles enseignes dessinées sur les façades, donne l'image presque parfaite d'une France profonde que nos politiciens et nos technocrates se plaisent parfois à évoquer pour nous persuader qu'ils ont encore de la glèbe à leurs escarpins. Les plaisirs et les modes de Paris entameront-ils un jour cette France des potagers, de l'apéro du dimanche et du Crédit Agricole ? Nous sommes exactement ici dans la France du juste milieu. D'ailleurs, la vraie séparation entre le Nord et le Sud intervient dans ce pays richelais, où apparaissent les premières tuiles « canal » dites *tiges de bottes* et de nombreuses espèces de plantes et insectes méridionaux tels que la cigale rouge, chantée par Rabelais.

Avec sa belle inscription en lettres blanches collées sur la vitrine, annonçant qu'« ici, on peut apporter son manger » son billard et ses colonnades métalliques de style Baltard, le café Richelieu fait partie de ces endroits où l'on est plus près de la Belle Epoque que du troisième millénaire. « Rien a changé, on retrouve d'année en année les mêmes visages, c'est rassurant », affirme Catherine Nay, journaliste à Europe 1, qui a passé son enfance à Richelieu.

Ici, les faits divers ne semblent avoir aucun caractère funeste ou tragique. Le plus récent remonte à l'an dernier : le facteur trouvant sa tournée trop longue gardait une partie du courrier chez lui.

Faut-il pour autant se fier aux apparences ? J'ai retrouvé à la Bibliothèque nationale deux romans étranges dont l'action se passe à Richelieu. Le premier, qui s'intitule *La Marraine de sel*, de Maurice Fourné, raconte l'histoire d'une

commerçante de la Place du Marché, empoisonneuse et sorcière, qui tente d'envoûter son amant, un représentant de commerce en « fanfreluches joyeuses et funèbres ». Un passage vraiment étonnant, celui où par un dimanche après-midi d'été, les Richelais accourent à la devanture du magasin de vêtements pour voir deux mannequins fondre au soleil – la jeteuse de sorts avait omis de baisser la tente ... (...)

Tout aussi morbide, l'autre roman, *La Ville aux eaux mortes* de Georges David, évoque une cité à l'agonie, envahie par des émanations fétides.

En fait d'odeur, la ville ne connaît aujourd'hui que celle de la bonne vieille vapeur. Deux locomotives (l'une fabriquée en 1883 aux ateliers d'Épernon, l'autre, une 040 TA, datant de 1922) desservent la gare de Richelieu ; Un vrai train à plates-formes et à portières latérales ! Il roule à travers champs et bois à la folle vitesse de 40 km à l'heure et relie depuis 1974, de mai à septembre Chinon à Richelieu. Roman Polanski est venu ici tourner certaines séquences de son dernier film.

Le prospectus que Pierre Coudreau distribuait jadis à ses visiteurs indique qu'il est « *le peintre du rêve, des ciels tourmentés et diaprés* ». Il reçoit « *en son domicile, au bois de l'Ajonc, tous les jours de 14 heures à 19 heures* ». En fait, l'artiste n'ouvre plus guère sa porte, dit-il, « *cela n'a guère donné de résultat* ». Pierre Coudreau, peintre du dimanche à la retraite, naguère chapelier de son état, « *diplômé de la ville de Paris* », se présente comme un « autodidacte ». Avec sa femme, il habite à l'entrée de la ville une délicieuse maison de maître remplie de fleurs et d'oiseaux ; ses toiles, qui représentent pour la plupart des levers et des couchers de soleil, sont entreposés dans son garage. Il sort sa Simca pour que mon regard « *ait plus de recul* » et montre avec fierté son livre d'or dans lequel Suzanne Buchot, « de la société des poètes français », indique notamment que, « *à mi-chemin entre le figuratif et l'abstrait, Pierre Coudreau sait suggérer, sans forcer, l'entrée des âmes* ».

J'ai soudain l'impression de me trouver dans un roman de Jacques Chardonne. Lui est charmant, un peu mélancolique, elle plutôt sarcastique. « *Vous voyez, notre maison est à l'extérieur de la ville, nous ne sommes qu'à quelques mètres de la porte de Châtellerault. Eh bien, pour les Richelais, c'est le bout du monde ! ma mère disait : « les gens ici ont l'esprit étroit comme la ville ».*

La fin de la visite à Richelieu, je la réserve au parc du château, aujourd'hui propriété de l'Université de Paris. Dans ces lieux s'élevait au XVII<sup>e</sup> siècle une demeure considérée comme l'une des plus magnifiques d'Europe. La galerie du château que fit construire le Cardinal renfermait une collection inestimable ; les *Esclaves* de Michel-Ange – aujourd'hui au Louvre – des toiles de Rubens, Poussin, Champaigne, etc. Ce château splendide fut entièrement démantelé en 1835, les pierres vendues pour servir à la construction de nouvelles habitations.

Du château, il ne subsiste qu'un dôme, bâtisse orpheline dont on distingue la silhouette blanche à travers le feuillage des marronniers. Il se dégage de ces allées soigneusement ratissées une certaine mélancolie, un air de regret. A l'emplacement du château s'élève maintenant une roseraie. Les bassins, les canaux, ne reflètent plus rien, les sept kilomètres de murs n'entourent plus que

l'illusion d'un palais. Les deux Anglaises qui, se promenant dans le parc de Trianon le 10 août 1901, se trouvèrent soudain mystérieusement transportées dans la journée du 5 août 1789, avaient-elles, comme l'écrit Jean Cocteau, ouvert par mégarde une porte du temps ? A Richelieu il aurait pu leur arriver semblable aventure, tant est profonde l'immobilité des lieux !

Dans quelques jours, au pays des thuyas et des séquoias les plus anciens de France, le parc accueillera le méchoui annuel des gendarmes de l'arrondissement. »